Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde

Band: 22 (1918-1920)

Artikel: Sobriquets nationaux et internationaux

Autor: Mercier, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-112041

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 26.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sobriquets nationaux et internationaux.[1])

Par Henri Mercier, Genève.

Mesdames et Messieurs,
Monsieur le Président, mes chers collègues,

Sous le nom un peu vague et imprécis de «Sobriquets nationaux et internationaux», cette modeste communication ne prétend apporter ni recherches originales, ni vues nouvelles. Aux personnes qui, sans être des spécialistes, s'intéressent à nos travaux et me font l'honneur de m'écouter, je voudrais simplement donner une idée, une légère esquisse du Blason populaire, titre qui conviendrait peut-être mieux à cette causerie.

Vous savez que l'ironie donne souvent à un mot un sens opposé à celui qu'il a ordinairement.

Si je dis, en voyant de l'encre répandue sur un tapis de Perse: «Ça c'est du propre!» l'auteur du méfait ne s'y trompe pas. Chose curieuse, le sens particulier que l'ironie prête à un mot peut prendre le dessus et l'emporter tout à fait sur le sens primitif, en même temps que la nuance ironique se perd.

Le terme de «blasonner» en est un exemple. Blasonner, c'est — nos collègues d'une société voisine vous le diraient mieux que moi — blasonner, c'est décrire le blason ou les armoiries de quelqu'un suivant les règles de l'art héraldique. Au figuré, c'était, par extension, célébrer, exalter. Mais le

[1]) Conférence faite à Fribourg, le 16 juin 1918, à l'Hôtel des Merciers, pour l'Assemblée générale de la Société suisse des Traditions populaires, participant au Congrès des historiens suisses, (15—17 juin 1918).

Le lecteur ne trouvera pas ici un „article", mais seulement une „causerie" à laquelle je laisse — en m'excusant — la physionomie qu'elle avait reçue du moment. A défaut d'une bibliographie complète du sujet et de références perpétuelles, je me bornerai à nommer ici, une fois pour toutes, quelques ouvrages consultés:

v. Reinsberg-Düringsfeld, Internationale Titulaturen. 2 Bde. Leipzig, 1863. Blavignac, L'Empro genevois. Genève, 1875. Gaidoz et Sébillot, Blason populaire de la France. Paris, 1884. Nyrop, Grammaire historique de la langue française. Tome IV. Leipzig, New-York, Paris, 1913. Enfin, passim, nos Archives, par exemple 1904 p. 49 sq., 1908, p. 59 sq. et notre Bulletin mensuel par exemple 2e année, No. 5; 5e année, No. 3/4 etc.

sens ironique s'est établi, en chassant l'autre. L'emploi dénigrant a tué l'emploi primitif. Maintenant, c'est diffamer, blâmer, médire. «On l'a blasonné à la cour et à la ville.» Et une rubrique spéciale du folklore, c'est le blason populaire, c'est-à-dire la recherche, l'étude et, si possible, l'explication des sobriquets, des dictons, des anecdotes satiriques que les hommes d'une même nation ou de nations différentes se lancent les uns aux autres. Hélas! disait le bon Andrieux,

Hélas! Est-ce une loi sur notre pauvre terre.
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre?

Pour ma part, je ne le pense pas. Mais c'est un fait que la littérature écrite et surtout la littérature populaire orale, dont l'auteur est M. Tout-le-monde, nous montrent que, chez tous les peuples de la terre, la plaisanterie, le quolibet, la raillerie, la haine, se sont échangés ou s'échangent d'un métier à l'autre, d'un parti à l'autre, d'une cité à sa voisine, d'un pays à un pays. Un quartier raille l'autre; ceux d'en bas blasonnent ceux d'en-haut; St-Gervais blasonne St-Pierre. Notre ancien Collège se divisait en *lapins* et en *francs-chiens.* Mercredi dernier, entre anciens collégiens, nous fêtions notre 35e sortie en vidant une channe où sont gravés nos noms et nos surnoms, les noms de nos maîtres et leurs sobriquets: *Caporal, Belhomme, Tonneau, Piquant, Bonbon* . . . C'est un *pique-prunes* que le tailleur, un *poule* que le gendarme, un *pioustre*, un *macaroni* que le terrassier ou le maçon italien, un *vieux* que le régent. *Gniable* s'est dit pour le ramoneur; *zin-zin* pour le ferblantier; *pica-meurons* pour l'enfant de la ville maraudant à la campagne. Suivant les lieux, l'homme de la montagne qualifie ceux du bas-pays de *Planards*, de *Pagans* ou de *Pégans.* Ceux-ci l'appellent *Tiocand, Damouen* ou *Damouenaire*, qui est d'amont.

Si vous en prenez à Movelier
Vous êtes sûr d'aller au ciel!
Si vous en prenez à Courroux
Vous voulez vite être au bout!
(Chanson contre les filles du Jura; Archives 1902, p. 162.)

Sauf votre respect, Mesdames et Messieurs, le Fribourgeois est pour nous un *Dzozet!*

* * *

Notre petit pays n'est donc pas demeuré en arrière. On l'a blasonné, il a blasonné les autres, il s'est blasonné lui-même. Les revues spéciales sont remplies de ce que nos

voisins désignent sous le nom de «*Volkswitz*», d' «*Ortsneckereien*». Le sobriquet doit-il son origine à un défaut réel, à une particularité phonétique, à un quiproquo, à une aventure plaisante ou à un événement historique? C'est ce que les folkloristes tentent d'élucider, «Chrétien, je ne sais, dit Philippe Monnier à propos du Genevois, mais à coup sûr *protestant*. C'est cela, protestant et protestataire, *avenaire* selon le mot local. Un poète de chez nous veut que ce soit l'effet de la bise:

Bise rageuse et volontaire!
C'est toi, pardine! on le sait bien,
Qui fais un fichu caractère
A nos gentils concitoyens.

Sans toi, nous serions des compères
Doux comme de petits moutons,
Les plus mignons, les plus prospères
Des cantons et demi-cantons!

Voici quelques échantillons du blason genevois:

A Gentou,
Roupioupiou;
A Varchoè,
Nid de Corbè;
Ceteu de la Copitta.
Fouman la pippa.
San-Maurati
Quen pan mezanti?
Du pan de molasse
De la crotta d'agasse,
Du tron de chevau:
Y est tot ce qui lou fau.

M. Daucourt a recueilli les sobriquets des villes et villages du Jura bernois. Par exemple, à Moutier, les *lèche-pochons;* à Sonvilier, les *potets* (les pots); à Tavannes, les *Renards;* à Lajoux, les *poux;* aux Genevez, les *Taille-fromages*. Il date son article de Miécourt où habitent les *Crotchats*, les accrocheurs, tandis qu'à St-Ursanne sont *les gros ânes*. Voyez encore toutes les épithètes relevées par M. Courthion pour le seul Bas-Valais: les *Trabetzets* de Sembrancher; les *Goîtreux* de Vissoye; les *Tire-ici* d'Ayer; les *Mâchurés* de Nax etc. etc. Nous pourrions faire de la sorte le tour des hameaux, communes, villages et villes de nos vingt-deux cantons.

Nous blasonnons les Suisses allemands. «Le Commissaire, dit Vallotton (Potterat p. 245) avait provisoirement renoncé, en la présence de son gendre, à toutes plaisanteries sur les Stoffifres, Totos, Têtes carrées, bouffeurs de choucroûte et autres aménités». Hans Schläppi est balourd; il a étudié à Bümplitz. Pourtant il nous arrive parfois d'être «de Berne». Ce Bümplitz est, pour beaucoup de Genevois, le lieu souffre-douleur de la Suisse allemande: «N'avez vous rien à déclarer?» de-

mande à la frontière, à Moillesulaz, un douanier qui a l'accent d'outre-Sarine. — «Oui, répond le touriste genevois qui revient d'une excursion printanière, «des saucisses de Bümplitz!» Et il exhibe des primevères!...

Neuchâtelois: fourbes, faux, fins et courtois. Faire le Valaisan, c'est se jeter goulûment sur la nourriture. Par extension: il est Valaisan pour se lever, il est Valaisan pour le travail; autrement dit: il fait du zèle.

Mais, ne nous oublions pas dans ce grabeau intercantonal:

Trois Juifs font un Bâlois,
Trois Bâlois font un Genevois.

Ou encore ces facéties de frontière, provenant du Bugey: — Si vous voyez un Genevois sauter après la fenêtre, sautez apres lui; il y a quelque chose à gagner.

Nous étions trois bons Genevois à nous promener. Nous avons rencontré un petit Francillon. Si on avait été quatre, on le crevait.

Me sera-t-il permis de rappeler quelques-unes des locutions proverbiales où figurent la Suisse et les Suisses? D'abord il y a le «kein Kreuzer, kein Schweizer». Pas d'argent, pas de Suisse. Vous avez qu'on attribue l'origine de ce proverbe aux capitulations militaires. Par extension, il veut dire que, sans argent, on ne peut rien avoir.

Point d'argent, point de Suisse et ma porte était close, dit, avec un jeu de mots, le portier Petit-Jean, au début des *Plaideurs*. Vous penserez ce que vous voudrez de ceci:

«N'entendre non plus raison qu'un Suisse.» Dormir comme un Suisse (Haute-Bretagne). Faire Suisse, c'est boire tout seul, prendre ses repas seul, sans chercher de camarades, lésiner, thésauriser, dépenser sournoisement son argent loin des autres.

— Suisse, mangeons ton pain!
— Je n'ai pas faim.
— Mangeons le mien.
— Je le veux bien!... (Franche-Comté)

Ivrogne comme un Suisse, dit le Languedocien. Pour cette fois, consolons-nous. Tout est relatif. La sobriété augmente à mesure qu'on descend vers le midi. D'après le folklore, l'Allemand et l'Anglais paraissent ivrognes au Français et le Français à l'Espagnol. Une épigramme, très répandue au Moyen-âge, disait:

Si latet in vino verum, ut proverbia dicunt,
Invenit verum Teuto, vel inveniet.

Qu'est-ce que les Français entendent par des *adieux de Suisse?* D'après *l'Intermediaire des chercheurs*, les Suisses, en quittant leurs casernes, les laissaient dans un état de propreté peu satisfaisant. C'est donc le synonyme de sentinelles odorantes. Un autre philologue, à l'âme charitable, veut que ce soient simplement des adieux sans prétention. Ainsi soit-il!

Au jeu des sobriquets du blason et des bêtisiana, il y a des villes et des villages qui sont plus mal partagés que d'autres. En Suisse, comme du reste dans les cinq parties du monde, il y a des localités dont on fait les victimes et les souffre-douleurs de la raillerie commune. C'est par exemple, St-Prex (Vaud), dont les habitants firent paître à une vache l'herbe venue sur leur clocher. Nous Genevois, plaçons des récits et des gens ridicules à Moillesulaz, à Boëge, à Viuz-les-Tommes. Ce sont les villageois de Jonschwil qui, ayant rempli leurs sacs de hannetons, les portèrent tout en haut de rochers à pic et les ouvrirent pour que ces maudits insectes périssent, par leur chute, d'une mort cruelle. A Thurstuden, petit endroit du canton de St-Gall, la malignité des voisins prétendait qu'il n'y avait qu'une chemise pour tous les habitants. Pendue le soir à la fontaine, elle était mise le matin par le premier qui s'y rendait. D'où le cri de: «Chemise! chemise!» à l'adresse des gens de Thurstuden. A partir du 5 janvier 1880, le village, las de l'injure, fut autorisé par le gouvernement st-gallois à porter le nom moins décrié de Sonnental. Il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat. Des histoires, souvent toutes pareilles se disent de Gotham en Angleterre, de Domnau en Prusse, de Sivri-Hissar en Asie-Mineure, ou encore de Saint-Maixent dans le Poitou etc. Les «pêcheurs de lune» dont M. Hanns Bächtold raconte l'histoire dans notre Bulletin de folklore et qui vivent dans les environs de Schaffouse ont leur pendant à Malines où les «éteigneurs de lune» prirent jadis un clair de l'astre pour un incendie; d'où leur sobriquet. L'anecdote de la vache de St-Prex se retrouve telle quelle à St-Maixent. Les St-Maixentais, que l'on dénomme «les moutardiers du pape» mettent sur les bancs de leurs promenades: «Bancs pour s'asseoir», comme nous le disons des Vaudois. Ils gravent sur une porte de la ville: «Cette porte

a été faite ici.» Jaloux du clocher de Niort, ils mettent du fumier autour du leur pour le faire pousser et, comme le fumier se tassait, ils croient que leur tour s'élève! . . . Un boucher de Niort, qui passait par là, trouva la procession arrêtée à la porte Châlon, parce que la croix ne pouvait y passer. Elle y était depuis longtemps et y serait peut-être restée, si le Niortais n'avait montré que, pour la faire passer, il suffirait d'incliner la croix.

«Mettez deux hommes sur trois rangs!» commande le caporal de la Copechagnère, village de la Vendée. C'est le pendant de l'histoire du „renfort de Sézegnin" (Genève) qu'on retrouve jusque dans l'Autriche-Hongrie. La bêtise est internationale.

Que ces rapprochements nous mettent en garde contre certaines traditions ou expressions d'une haute antiquité! *Béotien* est devenu synonyme de lourd, de peu lettré. Ce jugement est-il bien mérité? On est tenté d'en douter en admirant les charmantes terres cuites de Tanagra, œuvres de l'art béotien, exhumées il y a peu de décades. Cette découverte archéologique a été la revanche des Béotiens, victimes du blason populaire. Et si les morts pouvaient parler, combien d'autres peut-être protesteraient contre leur réputation posthume! Les citadins de Sybaris ne voudraient pas du nom de Sybarites, et les habitants de Soles en Cilicie se plaindraient de ce qu'on donne à une faute contre la syntaxe le nom de solécisme, c'est-à-dire „expression de Soles".

* * *

Nous serons, Mesdames et Messieurs, d'autant plus prudents et même sceptiques dans les conclusions à tirer du blason populaire que les jeux de mots, les à, peu, près, les rapprochements forcés, les étymologies populaires y jouent un grand rôle. N'a-t-on pas vu le fameux mot «Boche» rapproché de «Bursche» dont il serait l'altération! — C'est au calembour que nous devons le dicton:

Genevois, quand je te vois, rien je ne vois!

Qui dira les méfaits de la rime, de l'assonance, de la consonance? Les poètes les plus grands de la France en ont été parfois les esclaves. Victor Hugo, malgré son génie, toutes les fois qu'il emploie le mot juif se voit forcé d'amener suif pour avoir une consonance parfaite. Une rime désagréable ou grotesque peut avoir pour résultat la dégradation du mot en question.

Déconfiture a été autrefois un mot très noble: sa rime trop riche avec confiture l'a perdu. Grégoire est condamné en poésie à boire et Faret doit passer son temps au cabaret. L'omnipotence de la rime, de l'allitération etc. apparaît dans les usages populaires, dans les superstitions, dans le langage des fleurs . . .

Araignée du matin: — chagrin.

Sycomore: je t'aime jusqu'à la mort.

Cette tyrannie régit le blason. Le dicton latin: «Ver non semper viret» appliqué à une ville deviendra le blason: «Vernon semper viret». «Vert et vieux» sobriquet de Verviers. Dans le département de l'Indre.

Plaunay, Saunay, Rosnay, Villiers:
Quatre paroisses de sorciers.

La commune de Joyeuse est sans joie; et les Vans sont sans vent. Largentières (dans l'Ardèche) sans argent. Armentières — pauvre et fière. Angevin — sac à vin.

Il y a plus de Montmartre à Paris que de Paris à Montmartre: dicton à double sens et que l'on peut regarder comme un calembour. On veut dire pas là qu'on a pris à Montmartre une grande partie des pierres et du plâtre qui ont pu servir à construire Paris, tandis qu'on n'a rien pris à Paris pour faire de Montmartre ce qu'il est.

Dès que, d'une manière générale, les noms géographiques se prêtaient à un calembour malicieux, l'humour populaire s'est exercé à leurs dépens. Les Allemands ont parlé des paix de Nimègue et de Ryswick en disant: Nimmweg et Reissweg.

— Il va sans dire que la région de la Suisse la plus insalubre est entre Zoug et Schwyz, entre le courant d'air et la sueur. Et si, dans les chansons du moyen-âge, on attribue souvent aux Anglais une queue (Angli caudati) puisque l'origine de cette expression remonte, dit-on, au temps d'Augustin, l'apôtre des Anglais, soyons sûrs qu'on a joué sur la ressemblance de Angli et de Angeli et que c'est un clerc qui a fait de ces obstinés païens des anges à queue, des diables.

* * *

Le blason populaire, malgré toutes les erreurs qu'il comporte, peut cependant nous renseigner sur des caractères, sur des particularités morales, économiques, géographiques, tantôt disparues, tantôt permanentes. Ce n'est sans doute pas

le hasard qui fait de Tartarin un citoyen de Tarascon. Ce n'est pas au hasard que Racine a placé ses Plaideurs dans une ville de la Basse-Normandie. L'abbé Saint-Pierre qui, au 18e siècle, rêva la paix perpétuelle, avait fait, dès le collège, un mémoire pour arriver à diminuer les procès. Or il était de Normandie, du pays dont on dit: «Normand, j'y mangerai plutôt ma dernière chemise». En Normandie, un père, aussitôt après la naissance de ses enfants — ainsi veut le blason populaire — les jette au plafond de l'appartement et il les étrangle s'ils n'ont pas les mains disposées pour s'y accrocher. — Conversation entre deux Normands: «Dis donc, Pierre, dors-tu? — Et si je ne dormais pas, que me voudrais-tu? Je voudrais que tu me prêtes un écu. — Ah! je dors. —»

Le blason populaire, outre les renseignements ethnographiques qu'il peut fournir, amuse par sa variété, sa naïveté, sa vanité. Chaque peuple, chaque canton, chaque bourgade se place au centre du monde; chacun pense magnifiquement de soi, très médiocrement des autres. Parfois, le même blason existe pour deux peuples qui se renvoient la balle. Ces parallélismes, ces renversements de propositions sont très philosophiques. Ainsi les blasons touchant les langues: la première est toujours la maternelle. Charles-Quint, répétant un dicton populaire, disait qu'il fallait parler espagnol à Dieu, italien aux femmes, français à ses amis, anglais aux oiseaux et allemand aux chevaux. — On dit en persan: Le serpent qui a séduit Eve lui parlait arabe; Adam et Eve se parlaient amour en persan, et l'ange qui les a chassés du paradis leur a parlé turc.

Comme le dit très bien E. Reclus dans sa *Géographie universelle,* «la moindre tribu barbare, le moindre groupe d'hommes encore dans l'état de nature, pense occuper le véritable milieu de l'univers, s'imagine être le représentant le plus parfait de la race humaine .. Les noms que les peuples enfants donnent aux nations voisines sont des termes de mépris, tant ils considèrent les étrangers comme étant leurs inférieurs; ils les appellent: *Sourds*, *Muets*, *Bredouilleurs*, *Malpropres*, *Idiots*, *Monstres* et *Démons*. Les nations éparses autour du *Céleste empire* sont au nombre de quatre; les *Chiens* les *Porcs*, les *Démons* et les *Sauvages*. Encore ne méritent-elles pas qu'on leur donne un nom; il est plus simple de les désigner

par les points cardinaux: ce sont les *Immondes* de l'est, du nord, de l'orient et du midi.»

On dit: «parler français» pour «s'expliquer clairement et nettement.» Mais chaque nation emploie le nom de la langue maternelle de la même manière: parlare italiano, deutsch reden, nicht deutsch verstehen. Cet emploi du nom de la langue nationale est curieux. Il montre qu'en effet chaque peuple regarde sa langue comme la seule véritable, la seule possible. La langue incompréhensible des peuples étrangers lui paraît un bégaiement ou un balbutiement. Le mot *Barbares*, qui, chez les Grecs, désignait tous les non-Hellènes, signifie proprement: ceux qui ont un langage rude et inarticulé. Les Arabes appellent les Perses, *agam*, balbutiants. Le russe *němec* (allemand) dérive de *němŭ* qui désigne proprement un homme muet, et autrefois un étranger ou un homme qui bredouille. Pour la France, on peut citer *bretonner*, parler bas breton et parler une langue inintelligible; il avait aussi autrefois le sens de bredouiller. Un personnage grotesque d'un roman de Dickens trouve piteux que les Français disent «lô» water! Il serait si simple, si naturel de dire: water. Où ces gens-là sont-ils allés chercher leurs façons de s'exprimer? Lô! lô! . . . Ho! ho! . . .

Maintenant, assistons un moment à ce jeu de la balle que je vous ai dit plus haut.

«Filer à l'anglaise» se dit ailleurs «filer à la française», «faire Flandres». Nous parlons de châteaux en Espagne; les Allemands de villages en Bohême. Le «ménage à la welche», c'est à dire en désordre, quand on regarde à l'ouest devient la «polnische Wirtschaft» quand on regarde à la frontière est. Roter c'est, ou bien «soupirer à l'allemande, ou bien «soupirer à la russe». Les Prussiens, les Russes, les Souabes désignent indifféremment, selon le point de vue, les punaises, les cafards, les souris, les rats et les poux. Certaines maladies innommables ont porté successivement et concuremment le nom de presque toutes les nations de l'Europe. Le procédé persiste de ces aménités réciproques. Des journaux romands ont parlé de la «Wolf joyeuse» des «Wolferies» de la guerre (menteries); et j'ai relevé dans le «Berliner Tagblatt» le néologisme «havaseln» pour «altérer la vérité».

Un essai général sur le Blason populaire doit mentionner un procédé linguistique intéressant: la substitution. Rabelais,

les satiriques y ont souvent recouru et le Gavroche de nos jours ne néglige pas ce moyen facile de faire rire. La substitution frappe des mots inoffensifs. On dit, dans l'argot de Paris, vice-Versailles, pour vice versa. Des rideaux de Perse sont des rideaux percés. Angoulême remplace le verbe engouler, mettre dans la gueule; on fait passer par la ruelle d'Angoulême et même on se caresse l'Angoulême. — Je crois que tu as fait ton cours à Anières (c'est-à-dire: tu es un âne.) Il est de Bornéo (borné). — Clichy rappelle le terme argotique de cliche (diarrhée); d'où: aller à Clichy, avoir le dévoiement. Cornouailles compris, par étymologie populaire, comme le pays des Cornes, est tout désigné pour être la patrie des époux trompés. — Par son allusion phonétique à craquer, craque, Cracovie devint la ville des menteurs. On disait au XVIII[e] siècle d'un menteur: il vient de Cracovie, il a des lettres de Cracovie. — Crevant est le nom d'un petit bourg qui se trouve à trois lieues de la Châtre. Les gens disent d'une personne qui se meurt ou qui est morte «Elle va» ou, «elle est allée à Crevant.» — En pareille façon Niort est mis en rapport avec nier. — Pampelune est la cité des fous, des lunatiques. — Aller à Versailles, c'est verser et l'ivrogne suit la rue de Tournon.

* * *

Pour terminer, je voudrais, dernière face de mon sujet, faire une rapide mais très incomplète revue de noms ethnographiques qui sont courants et qui ont pris, comme noms communs, un sens spécial. L'emploi des mots *arabe*, *grec*, *juif*, par exemple, contient à l'occasion une injure violente. Mais comment y remédier toujours? Quand un mot est adopté, il n'est pas plus aisé de le retirer du langage que de reprendre une barque emportée par le flot de l'Océan. Les Grecs ont beau lancer des protestations indignées contre l'abus qu'on fait de leur nom, les Français soutiendront toujours qu'ils n'entendent nullement faire outrage à la nation grecque, qu'il y a Grec et grec, comme il y a Suisse et suisse, et que le lien étymologique qui rattachait le Grec qui triche au jeu à la Grèce est rompu depuis longtemps.

Europe. Le terme d'*Anglais* a reçu le sens de «créancier». Avoir un tas d'Anglais à ses trousses. Par extension, dur, intraitable. M[e] du Deffand écrit à Walpole (21 avril 1766) «Ah! fi! fi! messieurs! Cela est bien vilain. Je dirai comme

mes chers compatriotes, quand on leur raconte quelque trait dur et féroce: cela est bien anglais.» Dans l'argot actul, *Anglais* a reçu aussi le sens d'un riche amant.

Vous rappelerai-je les expressions *foi de bohème*, *la vie de Bohème?* — Primitivement *bougre* signifie *Bulgare.* Comme la Bulgarie était le domicile des hérétiques dits bogomiles, le nom de *bulgare* ou de *bougre* devint synonyme de schismatique, hérétique, ou apostat, par extension de vicieux etc. — *Gaulois* a pris le sens de «frivole», «leste» «inconvenant»: un mot gaulois, un esprit gaulois. *Gothique* était arrivé à s'employer avec le sens de «vieux», «démodé», «barbare». — *Lombard*, dans les chansons de geste, pouvait signifier «lâche». — *Polonais* est l'homme qui, dans de certaines maisons, écarte les perturbateurs et les ivrognes. — Un *Prussien* est une pâtisserie d'une certaine forme. Laquelle? C'est ce qu'exprime la chanson de la Restauration:

Le général Kléber,
A la barrière d'enfer,
Aperçut un Prussien
Qui lui montra le sien.

L'expression remonte sans doute aux guerres du premier Empire, à Jena. — *Tudesque* s'emploie parfois au sens de «grossier», «lourd», «rustaud». — A-t-on assez parlé, ces dernières années, des *Huns* et des *Vandales?*

Presque tous les adjectifs désignant des villes et des provinces et devenus noms communs ont subi une dégradation. *Gascon* désigne le hâbleur, le fanfaron, le menteur. — *Auvergnat*, c'est un sot, un lourdaud. Il l'a oublié, l'imprudent élève, qui, mercredi dernier, croyant honorer Pascal, m'écrivait: «Le Grand Auvergnat qui a dit: l'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant.»

Asie. «Les hôteliers de la Hollande, dit Furetière, sont des *Arabes*, ils rançonnent leurs hôtes.» — *Bédouin* a été pris pour «homme brutal» ou «tricheur». *Juif* . . . passons! Le sens péjoratif s'est développé surtout au moyen-âge où les Juifs tenaient spécialement le commerce de l'argent. *Philistin*, en latin Philistinus, mot d'origine hébraïque désignant une nation de Palestine ennemie des Juifs. Dans la langue moderne, il désigne aussi un homme dont l'esprit est fermé aux choses de l'art. Un bohème, dans un petit article de Francisque Sarcey, explique le mot de la manière

suivante: «Les Philistins sont les derniers des hommes, des crétins, des goîtreux, et, pour tout dire d'un seul mot, des *bourgeois.*» Ce sens parait avoir été introduit en France vers 1830, au temps de la bataille d'Hernani. Il venait de l'Allemagne très en vogue sous le romantisme. Les Philistins étaient l'ennemi national du peuple élu et, dans l'argot du corps des étudiants en théologie, le mot désigna tout ce qui n'est pas l'élite, les étudiants, savoir, par exemple, le bourgeois plat et vulgaire.

Amérique. Le blason des noms venus d'Amérique montre que les peuplades et tribus ont frappé les Européens surtout par leur extérieur étrange et leurs mœurs cruelles. *Algonquin* est, pour Voltaire, un homme peu civilisé. Il en va de même de l'*Iroquois.* L'anthropophage en général, l'homme-brute est traité de *Cannibale*, terme d'origine espagnole, altération de Caribal habitant des Caraïbes des Antilles. Les *Hurons* du Canada donnèrent, il y a deux siècles, leur nom à des individus grossiers et malotrus. Théophile Gautier emploie les noms de races bizarres comme synonymes de «barbares.» Il écrit dans une lettre: «A côté du Parthénon, tout semble barbare et grossier; on se sent *Muscogulge Uscoque* et *Mohican* en face de ces marbres si purs et si radieusement sereins. La peinture moderne n'est qu'un tatouage de cannibales.» — Mais une fortune inouïe a été réservée au mot *Apache* qui, depuis une quinzaine d'années, s'emploie dans le sens de rôdeur, souteneur, auteur d'agressions nocturnes etc. Ce sens vient de ce qu'une troupe de sinistres rôdeurs parisiens s'était décerné à elle-même le titre de «bande des Apaches». Autrefois le mot ne désignait que les vrais Apaches, ceux de l'Amérique, connus pour leur finesse et leur dextérité; on disait *des ruses d'Apache.*

* * *

Et voilà achevée, Mesdames et Messieurs, en dépit des passe-ports et des fermetures de frontières, notre quête aux sobriquets à travers quelques pays du vaste monde. Et je vous suis bien reconnaissant d'avoir consenti à me suivre patiemment dans ce voyage dont on pourrait multiplier les étapes.

Pouvons-nous en tirer quelques modestes conclusions? Il me semble. Essayons.

1. Comme toute étude folklorique, l'étude du blason populaire nous permet de mieux comprendre l'âme de la

foule, l'âme primitive. Elle nous rappelle que le peuple — et nous en sommes — vit d'abord d'instincts, bons et mauvais, mais d'instincts. Connaître ces instincts, ces impulsions, c'est se garer de certains, c'est apprendre à compter avec eux, c'est faire fond sur les autres. Imprudent qui, dans tous les domaines, se sépare orgueilleusement de la masse sous prétexte de la réformer, qui réfléchit, solitaire, sans jamais reprendre contact avec le peuple! Imprudent qui méconnaît les forces profondes de la Tradition populaire! Il bâtira en Utopie.

2. C'est pourquoi il faut compter avec les injures, avec les sobriquets, tant nationaux qu' internationaux. Ils ont souvent la vie dure de l'instinct, des tabous, des préjugés. A les bien prendre, toutefois, le philosophe y verra, dans de nombreux cas, une soupape de sûreté. Le mot entretient la pensée et peut conduire à l'acte. Quelquefois aussi, l'acte et la passion s'évaporent en mots. Le cœur est soulagé. Personnellement, au milieu de cette école internationale de la médisance, le philosophe ne se sentira pas affecté. Même si les sobriquets sont vrais, il méditera le mot de Georges Sand: «Un homme d'esprit tire toujours parti du mal qu'on dit de lui». Surtout, il se rappellera que la roue tourne, que les ennemis d'hier sont les amis d'aujourd'hui et vice versa. Un seul exemple. Suivant le point de vue et le pays, comment lirait-on aujourd'hui ou aurait-on lu au début de la guerre ces deux vers que, dans ses *Châtiments*, Victor Hugo adressait aux hommes du Deux-Décembre?

O Cosaques! voleurs! chauffeurs! routiers! bulgares!
O généraux brigands! bagne, je te les rends!

Donc notre philosophe restera calme. Il saura redire avec Jean-Jacques: «Les injures sont les raisons de ceux qui ont tort.» Connaissant l'origine vaine de bien des sobriquets, le pouvoir des mots, le dogmatisme irréfléchi et généralisateur du peuple, il ne sera pas affecté par un sobriquet qui a pu être juste autrefois et qui ne répond plus à la réalité d'à présent. S'irrite-t-on de s'appeler *Maunoury*, bien qu'on ait de l'embonpoint, Ernest *Court*, bien qu'on ait 1,85. m de taille? Depuis des siècles, les *Petit* ont eu le temps de grandir; les *Legros*, celui d'arriver à la maigreur; les *Camus* celui d'acquérir un nez plus long et les *Bataillard* celui de devenir gens de paix. *Enfroy* peut n'être plus brouillé avec personne; *Ennuyé* peut être l'homme le plus gai du monde et

Levillain risque d'être beau comme l'amour. Il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens. Il n'y a pas de noms sots, de noms vulgaires. C'est l'homme qui fait son nom. Fais honneur à ton nom et ton nom te fera honneur.

3. Que si maintenant on est pédagogue, moraliste, éducateur, on n'aura garde, non plus, de négliger le blason populaire. Il arrive d'abord que certains dictons ethnographiques rendent d'une manière heureuse, expressive, rythmée, la nature d'un pays, la situation d'une ville, un souvenir local. Le maître saura s'en servir à l'occasion. Certaines joyeusetés, innocentes et pittoresques peuvent secourir la mémoire, amuser les élèves et les intéresser à la langue maternelle, à l'histoire, à la géographie, aux mœurs.

Un jeune Anglais vint, il y a quelque vingt ans, chez moi, me disant: «Je volé apprendre chez vous les mots qu'on ne pôvait pas dire devant les dames...» Un peu épouvanté, je compris par la suite que c'était pour ne pas risquer de les employer dans la conversation... Mais cet Anglais est une exception. Quolibets, gros mots, injures, sobriquets, les pédagogues n'ont pas à les enseigner. Cela s'apprend tout seul. Mais doucement, quand l'occasion s'en présente naturellement, on peut montrer, morale, hélas! peu en vogue aujourd'hui — que la haine est une impuissance et une tristesse, un état pénible qui nuit à qui hait plus qu'à l'homme haï. On peut enseigner que c'est celui qui profère des injures et des sottises qui est sali et non celui qu'on croit salir et qui est en paix avec sa conscience.

Enfants, à la toute petite école, nous nous colletions parfois. On se tirait les cheveux.

On entendait:

Catholique, catholique
A cheval sur une bourrique!

On répondait:

Protestant, protestant,
Sur un beau cheval blanc!

Comme ailleurs on crie encore:

A la laïque, on a des coliques!
Chez les bonnes sœurs, on a des douceurs.

La maîtresse intervenue nous demanda ce que c'était qu'un protestant et qu'un catholique. Mais nous restâmes bouche bée. Personne ne put expliquer. Alors elle nous

commanda de remettre les ceintures de nos tabliers, de nous embrasser et de ne jamais répéter ce qu'on ne comprenait pas.

Trente ans plus tard, devenu maître à mon tour, en vue d'une leçon de philosophie, je fis dresser par un collégien non un appareil de thèses, mais une carte du canton de Genève, rive droite, rive gauche, entre Rhône et Arve, Mandement, Champagne. Toutes les communes y étaient et, sous le nom de chacune, se détachait son blason, son sobriquet. De cette philosophie géographique qui aurait pu gagner de proche en proche la Suisse, l'Europe, le monde entier, de ces sobriquets locaux, la classe partit pour comprendre l'ignorance humaine, la bêtise des querelles locales, la petitesse de l'esprit de clocher devant la grandeur de la solidarité et de l'entr'aide, du support mutuel.

4. Enfin, Mesdames et Messieurs, il semble pourtant que ce blason populaire local, comme tant de choses locales, soit en train de disparaître. «Homo homini lupus.» Ça, c'est le fond, le point de départ, l'origine, le bon vieux temps. Puis la guerre disparaît d'une famille à l'autre, d'un village, d'un clan à l'autre, d'une tribu à l'autre. Et la notion se fortifie d'un pays où les habitants commencent à se supporter sinon à s'estimer, à se connaître sinon à s'aimer.

Restent les noms de peuples eux-mêmes. Là, nous sommes encore très chatouilleux. C'est que — philologues et folkloristes nous le rappellent de concert — les noms ne sont pas de simples étiquettes. Un mot a une valeur émotive. Il peut représenter tout un stock d'idées et par là acquiert une force morale. Le nom de peuple solidarise ceux qui le portent. «Les Grecs actuels, dit M. le professeur Paul Oltramare, sauf peut-être dans les îles, sont une race fort mêlée à la formation de laquelle ont collaboré des Slaves et les anciennes populations des Balkans. Peu importe, la langue . . . a été le facteur décisif pour reconstituer la nationalité. Mais, après des siècles d'humiliation, il a semblé que la langue elle-même ne suffisait pas. Les Grecs répudient donc le nom devenu odieux de Roumis; ils reprennent celui d'Hellènes Cela leur donne l'illusion d'être les successeurs directs des vainqueurs de Marathon et de Salamine . . . . Il a fallu plus d'une génération pour que les Genevois apprissent à se dire Suisses. Il était profondément injuste de leur en vouloir pour leur résistance instinctive. D'autre part, il y a eu certaine-

ment quelque chose de changé dans la mentalité genevoise, quand la population de la vieille cité s'est sentie heureuse et fière du nouveau nom qu'elle s'était donné.»

Le nom de peuple solidarise les générations d'avant, de maintenant, d'après. Dès lors, au moment de grandes crises, le blason populaire peut, qu'on le regrette ou non, reprendre tous ses droits. Et il devient cruel, puissant, terrible.

Il est toujours permis de forger de beaux rêves. Ne croyons pas à des Apocalypses sociales trop proches. Ces Apocalypses éblouissent et déçoivent. Mais ayons la charité de l'intelligence et le zèle du cœur. Socrate, interrogé d'où il était, répondit: „Non d'Athènes, mais du monde." Et pourtant il fut bon citoyen. Avec nos diverses langues, nos diverses races, nos diverses confessions, nous Suisses pouvons et devons comprendre l'union des peuples dans un avenir meilleur. Alors le blason populaire aura disparu, ou plutôt il n'en restera que ce qu'il faut pour que l'esprit et la bonne humeur, ce sel si nécessaire à la vie, ne perdent jamais leurs droits, pour que la variété subsiste dans l'unité. Car, n'est-ce pas, la flûte de Pan chanterait moins bien si tous ses tuyaux étaient égaux. Dans cet avenir de rêve, Béranger aura prophétisé juste:

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
Ah! disait-elle, égaux par la vaillance, (ajoutons: la souffrance)
Anglais, Français, Belge, Russe ou Germain,
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Préparons ces temps par la pratique quotidienne de la devise nationale: «Un pour tous, tous pour un» écho humain de la plus belle des paroles, du blason divin:

AIMEZ VOUS LES UNS LES AUTRES.